Document généré le 1 juin 2025 17:15

24 images

# Martin Rosen
## Exil et survie

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 194, mars 2020

Imaginaires du cinéma pour enfants

URI : https://id.erudit.org/iderudit/93078ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fontaine Rousseau, A. (2020). Martin Rosen : exil et survie. *24 images*, (194), 32–33.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# Martin Rosen

## Exil et survie

PAR ALEXANDRE FONTAINE ROUSSEAU

↑ **The Plague Dogs** (1982)

Le monde, dans le cinéma de Martin Rosen, est impitoyable. Bien qu'il n'ait fait au total que trois films, dont un long métrage en prises de vue réelles intitulé *Stacking* (1987) qui est à ce jour totalement oublié, son œuvre paraît encore essentielle aujourd'hui et resterait incontournable s'il n'en avait réalisé qu'un seul : le brillant *Watership Down* (1978), formidable adaptation du roman de Richard Adams publié en 1972, chef-d'œuvre incontestable qui brouille admirablement la frontière entre l'animation « familiale » et le cinéma plus adulte.

Impitoyable, disions-nous donc, parce que Rosen refuse de cacher la profonde cruauté de l'existence à son public et ce, bien qu'il emploie pour ce faire la forme faussement rassurante de la fable animalière. L'émerveillement côtoie la cruauté dès les premiers instants du classique de 1978, lors d'une scène évoquant la création du monde où des carnivores nouvellement pourvus de leur appétit sanguinaire massacrent d'innocents lapins. Le ton du film sera à l'image de cette violente introduction : après avoir eu une vision prophétique où

les terriers de sa tribu étaient inondés de sang, le jeune Fiver quitte sa garenne à la recherche d'un nouvel endroit pour vivre.

La mort s'abat subitement dans *Watership Down* : un lapin broute paisiblement de l'herbe dans un champ, jusqu'à ce qu'un oiseau de proie fende l'air et s'empare de lui. L'animal disparaît, tout simplement. Son décès ne possède pas de sens particulier : il s'inscrit dans l'ordre des choses, n'a pas d'autre raison d'être que sa propre réalité naturelle et très concrète. Lorsque les lapins en exil se réfugient dans un cimetière, l'un d'eux fait remarquer qu'il n'y a « pas d'hommes, ici. » La réplique laisse entendre que le corps n'est plus rien, une fois que la vie l'a quitté.

Dans une autre scène tout bonnement terrifiante, le fier Bigwig meurt étranglé par un collet. Écumant, la gueule en sang, il suffoque tandis que ses compagnons tentent de le sauver. Rosen ose même un ultime plan subjectif, comme pour souligner définitivement l'horreur du moment : les silhouettes à contre-jour des amis de Bigwig, lui disant qu'il est enfin libre et l'implorant de ne pas mourir. Nous avons alors à peine franchi la marque des trente minutes. Le film nous réserve encore d'innombrables moments tragiques, en guise de jalons dramatiques.

*Watership Down* possède très certainement les attributs extérieurs du film pour enfants, mais il en refuse cependant les concessions habituelles. En ce sens, il s'agit véritablement d'une œuvre transitoire, levant le voile sur des réalités auxquelles on ne fait normalement qu'allusion dans le contexte du cinéma jeunesse. Le film semble ainsi vouloir accompagner le jeune spectateur dans cet éveil à la dureté, mais aussi à la beauté du monde tel qu'il est réellement.

*The Plague Dogs* (1982), second long métrage de Rosen, paraît encore plus profondément désenchanté que le premier. Inspiré d'un autre roman de Richard Adams, publié en 1977, le film évacue tout ce que son prédécesseur pouvait posséder d'envergure narrative et de souffle épique au profit d'un désespoir soutenu, l'atmosphère s'y révélant résolument opprimante. Le récit suit cette fois Rowf et Snitter, deux chiens qui fuient un laboratoire où l'on mène d'horribles expériences sur les animaux.

Le film s'ouvre d'ailleurs sur une scène insoutenable où le pauvre Rowf, au bout de ses forces, se noie sous nos yeux avant d'être ressuscité par ses bourreaux. Le laboratoire est bien évidemment un environnement sombre et inquiétant. Mais le monde extérieur que découvrent les deux comparses n'est au final pas tellement plus hospitalier. La campagne anglaise, telle qu'elle est ici dessinée, n'est qu'une vaste étendue grise et déserte où les deux chiens sont vite obligés de retourner à l'état sauvage afin de survivre.

Comme dans *Watership Down*, le parcours de nos deux héros semble obéir entièrement au principe de la survie. Mais tandis que la bande de lapins guidée par Hazel et Fiver rêve d'établir une nouvelle communauté, les chiens de *Plague Dogs* abandonnent vite tout espoir d'une vie meilleure et s'habituent pour leur part à cette errance misérable à laquelle les condamne leur condition de fugitifs. La conclusion fait écho à ces images de noyade sur lesquelles débutait le film : Rowf et Snitter nagent vers le large pour échapper aux soldats qui tentent de les abattre. Ils mourront au bout de leurs forces, avec pour seule consolation la certitude de s'être battus jusqu'au bout afin de conserver leur liberté.